

# Punition

*Les Infortunes de la Belle  
au bois dormant*

Tome 2



Anne Rice

# Punition

*Les Infortunes de la Belle  
au bois dormant*

Tome 2

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Adrien Calmevent*

Michel  
LAFON

DÉJÀ PARU

*Les Infortunes de la Belle au bois dormant*

Tome 1 : *Initiation*

À PARAÎTRE

*Les Infortunes de la Belle au bois dormant*

Tome 3 : *Libération*

Titre original

*Beauty's Punishment*

(Penguin Books, New York)

© Anne O'Brien Rice and the Stanley Travis Rice, Jr. Testamentary Trust, 1984  
Ce livre est déjà paru en France aux éditions Robert Laffont en 1997

Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la présente édition  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

## Ce qu'il est advenu de la Belle

Après un paisible sommeil d'un siècle, la Belle au bois dormant ouvrit les yeux au baiser du Prince, pour découvrir ses vêtements ôtés, et son cœur, et son corps sous la coupe de celui qui l'avait délivrée. Aussitôt attribuée au Prince, à titre d'esclave nue de ses plaisirs, la Belle devait être emmenée de force dans le royaume de ce dernier.

Dès lors, avec le consentement reconnaissant de ses parents, éperdue de désir pour le Prince, la Belle fut présentée à la cour de la reine Éléonore, la mère du Prince, pour y servir, aux côtés de centaines de princes et princesses nus, tous en qualité de jouets de la cour, jusqu'à ce que vienne, avec leur récompense, le temps de les renvoyer chez eux, dans leur royaume.

Envoûtée par les rigueurs de la salle d'Apprentissage, de la salle des Châtiments, du supplice du sentier de la Bride abattue, et par sa propre passion de plaire, qui ne faisait qu'aller croissant, la Belle est demeurée la favorite incontestée du Prince et le délice de celle qui fut, un temps, sa maîtresse, la jeune et jolie dame Juliana.

Et pourtant elle ne pouvait se masquer son engouement, interdit et secret, pour l'esclave plein de raffinement de la reine, le prince Alexis, et, à la fin, pour cet esclave qui avait désobéi, le prince Tristan.

Ayant entrevu le prince Tristan parmi les disgraciés du château, la Belle, dans un moment de rébellion apparemment inexplicable, s'attire exactement le même châtimeut que celui auquel est promis Tristan : se faire renvoyer de cette cour de volupté pour aller subir la déchéance d'un rude labeur au village voisin.

Au moment où nous reprenons notre récit, on vient à peine de hisser la Belle, avec le prince Tristan et d'autres esclaves en disgrâce, dans le chariot qui les mènera, au bout d'une longue route, à la vente aux enchères sur la place du village.

## Les châtiés

L'étoile du matin s'évanouissait tout juste dans le ciel mauve lorsque l'énorme chariot de bois, bourré à craquer d'esclaves nus, franchit lentement le pont-levis du château. De leur pas régulier, les chevaux de trait blancs s'engagèrent péniblement sur la route sinueuse, et les soldats poussèrent leurs montures plus près des hautes roues de bois du chariot pour mieux frapper, du claquement mat de leurs lanières de cuir, les jambes et les fesses nues de ces princes et de ces princesses, de ces esclaves en larmes.

Dans le désordre de leur émoi, les esclaves, les mains liées derrière la nuque, la bouche bridée, distendue par de petits mors de cuir, les seins lourds et les fesses rougies, frémissantes, se blottirent contre les planches rugueuses.

Gagnés par le désespoir, certains d'entre eux jetaient un regard en arrière, vers les hautes tours du château encore plongé dans la pénombre. Mais là-bas, semblait-il, personne ne s'était réveillé pour entendre leurs cris. Et un millier d'esclaves dociles y dormaient, sur les lits de soie de la salle des Esclaves ou dans les chambres somptueuses de leurs maîtres et maîtresses, sans se soucier de ces impénitents que l'on éloignait désormais, dans ce chariot brinquebalant bardé de hautes ridelles, en route pour la vente au village.

Lorsqu'il vit la princesse Belle, l'esclave très chère du prince héritier de la couronne, se presser vers cette grande silhouette à la musculature épaisse, celle du prince Tristan, le commandant de la patrouille eut un sourire. Elle avait été chargée dans le chariot en dernier, et, se dit-il, quelle jolie esclave elle faisait, avec ses longs cheveux lisses et dorés qui lui retombaient jusqu'au bas du dos, sa petite bouche qui se tendait à toute force pour embrasser Tristan, malgré le mors de cuir qui la bridait. Comment Tristan l'indocile, se demandait le commandant, avec ses mains fermement liées derrière la nuque, comme tous les autres esclaves en pénitence, pouvait-il, à cet instant même, la consoler ?

Il disputait la chose en lui-même : devait-il faire cesser cette intimité illicite ? Pour prix de son impudence, il serait assez simple de tirer la Belle à l'écart du groupe et de lui écartier les jambes, en la faisant se courber par-dessus les ridelles du chariot, pour fesser à coups de ceinture son petit sexe désobéissant et gonflé. Peut-être fallait-il les faire descendre tous les deux, Tristan et la Belle, par terre, sur la route, pour les y fouetter à l'arrière du chariot, histoire de leur donner une bonne leçon...

Mais, en vérité, le commandant se sentait un tantinet désolé pour ces esclaves condamnés, aussi gâtés fussent-ils, et même pour Tristan et la Belle, ces deux entêtés. D'ici à l'heure de midi, tous seraient vendus aux enchères, et ces longs mois d'été passés à servir au village leur apprendraient beaucoup.

Le commandant chevauchait maintenant à la hauteur du chariot, et, de sa ceinture, il saisit une autre petite princesse succulente, châtia les lèvres vermeilles de son pubis qui pointaient sous un nid de boucles noires, luisantes, et lorsqu'un prince s'empressa galam-

ment pour lui offrir un bouclier de ses membres longilignes, il joua de sa lanière de cuir plus fort encore.

De la noblesse jusque dans l'adversité, se dit le commandant, en riant tout seul, et, quand il donna au prince exactement ce qu'il méritait, il fut d'autant plus amusé d'apercevoir l'organe princier frémir et durcir.

Un lot bien dressé qu'on avait là, il devait l'admettre, avec ces jolies princesses aux tétons érigés, aux visages écarlates, et ces princes qui tentaient de dissimuler leurs queues gonflées. Et, si désolé qu'il se sentît pour eux, le commandant ne put s'empêcher de penser à la joie des villageois.

Toute l'année, les gens du village épargnaient leur argent en prévision de ce jour-là, où, moyennant quelques pièces, ils allaient s'acheter, pour toute la durée de l'été, un fringant esclave choisi pour servir à la cour, entraîné et soigné pour la cour, et qui allait devoir désormais obéir à la dernière des servantes de cuisine ou au dernier des garçons d'écurie, pourvu qu'ils aient suffisamment renchéri lors de la vente.

Et quel groupe appétissant ils formaient, cette fois-ci : les membres potelés encore tout parfumés de coûteuses essences, la toison pubienne encore peignée et huilée, comme si, au lieu d'un millier de villageois avides et concupiscent, c'était à la reine en personne qu'ils allaient être présentés. Cordonniers, aubergistes, marchands, tous les attendaient, bien décidés à en avoir pour leur argent, à ce que cette dépense leur rapporte, certes, des mines charmantes et une abjecte humilité, mais, outre cela, des sujets rudes à la tâche.

Dans le chariot, les esclaves en proie aux lamentations étaient secoués, culbutés les uns contre les autres. Le château lointain n'était guère plus qu'une grande ombre grise contre le ciel qui s'éclairait peu à peu, et les vastes

jardins d'agrément étaient désormais cachés par les murs élevés qui l'entouraient.

Le commandant rapprocha sa monture du chariot, et, à la vue de ce taillis de mollets joliment dessinés et de pieds fortement cambrés, et de la demi-douzaine de splendides infortunés qui se pressaient à l'avant tout contre la ridelle, avec tous les autres massés contre eux dans le vain espoir d'échapper aux lanières de cuir des soldats, il sourit. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était se tortiller sous cet assaut enjoué, et cela ne faisait qu'exposer encore un peu plus leurs hanches, leurs derrières et leurs ventres nus à la morsure des ceintures alors même qu'ils inclinaient leurs visages souillés de larmes.

Le spectacle était franchement savoureux et, du fait qu'ils ne savaient pas vraiment ce qu'on leur réservait, il n'en était peut-être que plus captivant. Peu importait combien d'esclaves de la cour avaient entendu parler du village : ils n'étaient jamais réellement préparés au choc qui les attendait. S'ils avaient vraiment su de quoi il retournait, jamais, au grand jamais, ils n'auraient risqué d'encourir le mécontentement de la reine.

Le commandant ne pouvait s'empêcher de penser à la fin de l'été, quand, une fois parfaitement assagis, la tête basse et la langue silencieuse, en signe de totale soumission, ces mêmes jeunes gens et ces mêmes jeunes femmes, qui, pour l'heure, ne cessaient de gémir et de se débattre seraient ramenés. Quel privilège ce serait alors de leur donner le fouet, à l'un après l'autre, pour qu'ils viennent écraser leurs lèvres contre la pantoufle de la reine !

*Allons, pour l'instant, laissons-les gémir, pensa le commandant. Laissons-les, en cette heure où le soleil se lève sur ces collines rondes et verdoyantes, se tordre et se contorsionner dans ce chariot qui descend pesamment et sans cesse plus vite la longue route vers*

*le village. Et qu'on laisse la jolie petite Belle et ce jeune Tristan plein de majesté se serrer l'un contre l'autre au milieu de cette pagaille.*

Bientôt, ils sauraient à quoi ils s'étaient exposés.

Cette fois-ci, se dit le commandant, il se pourrait bien qu'il reste assister à la vente ou, tout au moins, assez longtemps pour voir la Belle et Tristan séparés et, comme ils le méritaient, hissés l'un après l'autre sur le banc des enchères pour y être bradés à leurs nouveaux propriétaires.



## La Belle et Tristan

– Belle, pourquoi avez-vous fait cela ? chuchota Tristan. Pourquoi avez-vous désobéi de propos délibéré ? Vouliez-vous être envoyée au village ?

Tout autour d’eux, dans le chariot en marche, les princes et les princesses poussaient de faibles plaintes inarticulées et pleuraient sans retenue, en proie au désespoir.

Mais Tristan était parvenu à se dégager du cruel petit mors de cuir qui l’avait tenu bridé et l’avait laissé tomber sur le plancher. Alors la Belle, faisant aussitôt de même, se libéra de ce méchant accessoire en s’aidant de la langue et le cracha loin d’elle avec une délicieuse expression de défi.

Après tout, ils étaient des esclaves condamnés, alors quelle importance ? Leurs parents les avaient remis à leur reine, en guise de tributs, tout nus, et, pour la durée de ces années passées à son service, on leur avait dit d’obéir. Mais ils avaient failli. Dorénavant, ils étaient condamnés à un rude labeur et à ce que des gens du peuple fassent d’eux un cruel usage.

– Pourquoi, Belle ? insista Tristan.

Mais à peine avait-il posé de nouveau cette question qu’il couvrait de la sienne la bouche offerte de la Belle, et la Belle, debout sur la pointe des pieds, ne put que recevoir ce baiser, l’organe de Tristan soulevant son

sexe humide qui avait désespérément faim de lui. Si seulement ils n'avaient pas eu les mains attachées, si seulement elle avait pu le serrer dans ses bras !

Soudain, le pied de la Belle ne fut plus en contact avec le plancher du chariot, et elle bascula en avant contre la poitrine de Tristan, le chevauchant, et cette pulsion en elle fut si violente qu'elle effaça ses pleurs ainsi que les coups sourds que les soldats à cheval leur flanquaient de leurs lanières de cuir, et la Belle se sentit comme vidée de son souffle.

L'instant d'une éternité, elle parut flotter, avoir perdu tout ancrage dans le monde réel, l'énorme chariot de bois grinçant sur ses roues si hautes, les railleries des gardes, la pâleur naissante du ciel qui dessinait une voûte lointaine au-dessus des collines sombres et rondes, et la vision incertaine du village tapi sous une brume bleue, au-dessous. Lever du soleil, martèlement des sabots des chevaux, membres des esclaves à la peau si douce qui se débattaient, s'écrasaient contre ses fesses endolories, tout cela était effacé. Il n'y avait plus que cet organe qui la fendait en deux, la soulevait, la menait, avec une force implacable, vers une explosion de plaisir, assourdissante et silencieuse à la fois. Son dos se cambra, ses jambes se raidirent, ses tétons pointèrent contre la chaleur de la chair de Tristan, et sa bouche était pleine de la langue de Tristan.

Confusément, dans le trouble de l'extase, elle sentit les hanches de Tristan qui adoptaient leur cadence finale, irrésistible. Elle n'en pouvait plus, et pourtant son plaisir était comme fragmenté, démultiplié, lavant tout en elle, comme de l'eau, infiniment. Dans quelque royaume sis au-delà de la pensée, elle ne se sentait plus humaine. Le plaisir dissolvait l'humanité telle qu'elle l'avait connue. Et elle n'était pas la princesse Belle, amenée au château du Prince pour y servir en guise

d'esclave. Pourtant, là-dessus, le doute n'était pas permis, car ce plaisir déchirant, c'était bel et bien là-bas qu'elle l'avait appris.

Elle ne savait plus rien, sinon la palpitation de son sexe doux et humide, sinon cette verge qui la soulevait, qui la tenait, sinon les baisers de Tristan qui se faisaient sans cesse plus tendres, plus doux, plus insistants. Un esclave en larmes se serrait contre son dos, sa chair brûlante contre la sienne, un autre corps chaud s'écrasait contre son côté droit, et l'ample caresse d'une chevelure soyeuse vint effleurer son épaule nue.

— Mais pourquoi, Belle ? lui chuchota de nouveau Tristan, sans que ses lèvres la quittent. Pour vous être enfuie de la cour du Prince, vous avez dû faire preuve d'une telle volonté ! Vous y étiez trop admirée, trop pleinement accomplie.

Ses yeux d'un bleu profond, presque violets, méditatifs, trahissaient sa répugnance à se livrer tout entier.

Il avait un visage un peu plus grand que celui de la plupart des hommes, à l'ossature puissante, d'une symétrie parfaite, et pourtant les traits en étaient presque délicats, et sa voix basse était plus impérieuse que les voix de ceux qui avaient été les maîtres de la Belle. Mais en cet instant cette voix n'exprimait rien d'autre qu'une intimité charnelle, et ses longs cils, où la lumière du soleil laissait des reflets d'or, donnaient à Tristan un air enchanteur. Il s'adressait à la Belle comme s'ils avaient été compagnons de servitude depuis toujours.

— Je ne sais pourquoi j'ai agi ainsi, chuchota la Belle en réponse. Je ne puis l'expliquer, mais, oui, cela devait être de mon plein gré.

Elle lui embrassa la poitrine, rapidement, elle trouva ses tétons et les embrassa, puis elle les suçà avec force, l'un après l'autre, tant et si bien qu'elle sentit la queue

du prince cogner à nouveau contre elle alors même que, d'une voix feutrée, il lui demandait grâce.

Bien évidemment, les châtiments subis au château avaient été source de volupté ; il avait été excitant d'être ainsi le jouet d'une cour aussi fastueuse, l'objet d'une impitoyable attention. Oui, tout cela avait été envoûtant, troublant, ces battoirs et ces lanières de cuir ouvragés d'exquise manière, et les marques qu'ils laissaient sur la peau, cette punition rigoureuse qui l'avait si souvent laissée en pleurs, le souffle coupé. Et puis, après coup, les bains chauds et odorants, les massages aux huiles parfumées, les heures de demi-sommeil pendant lesquelles elle n'osait pas même envisager les tâches et les épreuves qui l'attendaient.

Oui, cela avait été grisant, séduisant, et terrifiant.

Assurément, elle avait aimé le prince héritier, sa haute stature, ses cheveux noirs, ses insatisfactions mystérieuses et indicibles, et la douce et ravissante dame Juliana, ses jolies nattes blondes, qui tous deux avaient été des tourmenteurs si talentueux.

Alors, pourquoi la Belle avait-elle rejeté tout cela ? Pourquoi, lorsqu'elle avait aperçu Tristan dans cette cour du château où on les avait retenus sous bonne garde, au milieu d'une foule de princes et de princesses désobéissants, tous condamnés à être vendus aux enchères au village, avait-elle désobéi volontairement afin d'être envoyée au village avec eux ?

Elle pouvait encore se rappeler la description sommaire que dame Juliana lui avait faite du sort qui les attendait.

« On accomplit là les tâches misérables des domestiques. La vente elle-même a lieu dès leur arrivée, et vous pouvez aisément vous imaginer que même les mendiants et les plus communs des rustauds, venus de

tous les environs du bourg, sont là pour y assister. Par dieu ! tout le village se déclare en repos. »

Et puis cette remarque étrange du maître de la Belle, le prince héritier, qui n'avait certainement pas pensé un seul instant, à ce moment-là, que la Belle se placerait bientôt d'elle-même en situation de disgrâce : « Ah ! mais en dépit de toute sa rudesse et de toute sa cruauté, lui avait-il dit, c'est là un châtiment sublime. »

Étaient-ce ces mots-là qui avaient causé sa perte ?

Brûlait-elle du désir de se retrouver précipitée dans les bas-fonds, fuyant la hauteur de cette cour, faite de rituels, d'ornements et de ruses, où on lui infligeait coups et humiliations, pour se retrouver en ces lieux reculés où on la tiendrait pour rien, où les humiliations et les coups cinglants tomberaient tout aussi dru, tout aussi vite, mais accompagnés d'un état de dénuement plus complet et plus féroce ?

Bien sûr, là-bas, les limites seraient identiques. Même au village, aucun esclave ne devait avoir les chairs abîmées ; jamais on ne pouvait brûler aucun esclave, et on ne pouvait leur faire à proprement parler aucun mal. Non, simplement, tous ses châtiments allaient se trouver encore aggravés. Or elle savait désormais très exactement tout ce que l'on pouvait accomplir avec cette lanière de cuir noir d'innocente allure et ce battoir de cuir à la décoration trompeuse.

Mais au village, elle ne serait pas une princesse. Tristan ne serait pas un prince. Et les rustres, hommes ou femmes, qui les feraient travailler et qui les puniraient, n'ignoraient pas qu'à chacun de leurs coups gratuits ils accompliraient le vœu de la reine.

Soudain, la Belle se trouva dans l'incapacité de réfléchir. Oui, cet acte avait été délibéré, mais n'avait-elle pas commis là une effroyable erreur ?

– Et vous, Tristan ? dit-elle soudain en tâchant de dissimuler le tremblement de sa voix. N’était-ce pas un geste voulu, de votre part à vous aussi ? N’avez-vous pas provoqué votre maître de propos délibéré ?

– Oui, Belle, mais derrière cela il y a une longue histoire, répondit Tristan.

Et la Belle put percevoir l’appréhension dans ses yeux, et cette crainte qu’il n’était pas non plus à même d’admettre.

– J’étais, comme vous le savez, au service du seigneur Étienne, mais ce que vous ne savez pas, c’est que voici un an, dans un autre pays – et nous étions alors des égaux –, sire Étienne et moi étions amants.

Les grands yeux bleu-violet se firent un peu moins impénétrables, les lèvres un peu plus chaudes, et il sourit presque tristement.

À ces mots, la Belle eut le souffle coupé.

Le soleil s’était maintenant complètement levé, le chariot avait négocié un virage serré que décrivait la route, la descente se faisait maintenant plus lente, sur un terrain inégal, et les esclaves furent encore plus brutalement précipités les uns contre les autres.

– Vous pouvez imaginer notre surprise, poursuivit Tristan, lorsque nous nous sommes découverts maître et esclave au château, et quand la reine, remarquant le rouge qui montait au front de sire Étienne, me livra immédiatement à son bon vouloir en lui donnant pour ordre impératif de me dresser jusqu’à ce que je sois parfait.

– Insupportable, admit la Belle. L’avoir connu auparavant, s’être promené avec lui, avoir parlé avec lui. Comment pouviez-vous vous soumettre ?

Tous ses maîtres et toutes ses maîtresses avaient été pour elle des étrangers, parfaitement établis dans leur rôle, dès l’instant où elle avait compris son impuissance

et sa vulnérabilité. Elle avait connu la couleur et la texture de leurs pantoufles et de leurs bottes magnifiques, le ton sec de leur voix avant de connaître leur nom ou leur visage.

Tristan laissa échapper le même sourire mystérieux.

– Oh, je pense que c'était bien pire pour Étienne que pour moi, chuchota-t-il à son oreille. Voyez-vous, nous nous étions rencontrés lors d'un grand tournoi où nous étions opposés l'un à l'autre, et à chaque passe d'armes je l'avais vaincu. Lorsque nous chassions ensemble, j'étais le meilleur tireur et le meilleur cavalier. Il en avait conçu de l'admiration à mon égard, me considérait avec grand respect, et pour cela je l'aimais, parce que je connaissais l'étendue de sa fierté et de l'amour qui égalait cette fierté. Lorsque nous nous accouplions, c'était moi le meneur de jeu.

« Mais il nous fallait regagner chacun notre royaume. Il nous fallait retourner aux devoirs qui nous attendaient. Nous avons eu trois nuits d'amour volées, peut-être plus, au cours desquelles il s'est abandonné comme un garçon pouvait le faire avec un homme. Après quoi il y eut des lettres, qui devinrent à la fin trop douloureuses à écrire. Ensuite, ce fut la guerre. Le silence. Le royaume d'Étienne s'est allié à celui de la reine. Et plus tard encore, les armées de la reine arrivèrent à nos portes, et il y eut cette étrange rencontre au château de la reine : moi, à genoux, dans l'attente d'être donné à un noble maître, et Étienne, le jeune parent de la reine, assis en silence à sa droite, à la table du banquet. (Tristan sourit à nouveau.) Non, le pire, ce fut lui qui le vécut. Je rougis de honte de l'admettre, mais, quand je l'ai vu, mon cœur a fait un bond. Et c'est moi qui, par dépit, ai triomphé en l'abandonnant.

La Belle comprenait la chose, parce qu'elle avait agi de même avec le prince héritier et dame Juliana.

– Mais le village, cela ne vous faisait-il pas peur ?

Encore une fois, un tremblement vint lui voiler la voix. Ce village qu'ils évoquaient, à quelle distance s'en trouvaient-ils encore ?

– Ou alors, en fait, était-ce tout simplement le seul et unique moyen de vous libérer ? lui demanda-t-elle avec douceur.

– Je ne sais. Il doit y avoir quelque autre raison à cela, chuchota Tristan, mais alors il s'interrompit, comme dérouté par ses propres paroles. Mais, si vous tenez à le savoir, avoua-t-il, alors sachez-le, je suis terrifié.

Et pourtant il dit ces mots avec un tel calme, la voix si pleine d'une telle assurance, que la Belle n'en pouvait croire ses oreilles.

Le chariot avait pris un autre virage en grinçant. Les gardes avaient conduit leurs montures à l'avant du convoi pour y recevoir les ordres de leur commandant. Le chariot se balançait lentement, et les esclaves chuchotaient entre eux, toujours bien trop obéissants et bien trop craintifs pour oser se défaire des petits mors de cuir qui leur bridait la bouche ; cela ne les empêchait pas de tenir des conciliabules fort animés à propos du sort qui les attendait.

– Belle, reprit Tristan, dès que nous aurons atteint le village, nous allons être séparés, et personne ne sait ce qui peut nous arriver. Montrez-vous aimable, obéissez ; au bout du compte, cela ne peut pas... (Et, de nouveau, il s'interrompit, incertain.) Au bout du compte, cela ne peut pas être pire qu'au château.

Et la Belle crut entendre, dépouillée de tout artifice, une réelle nuance d'inquiétude dans sa voix ; pourtant, son visage, lorsqu'elle leva les yeux sur lui, était presque dur, et seuls ses beaux yeux en adoucissaient un peu l'expression. Sur son menton, elle pouvait discerner

jusqu'au très léger duvet doré de sa barbe de la veille, et cela lui donna l'envie de l'embrasser.

– Veillerez-vous sur moi après que nous serons séparés ? Tenterez-vous de me retrouver, ne serait-ce que pour me dire quelques mots ? s'enquit la Belle. Oh, simplement pour me faire savoir que vous êtes là... Toutefois, sachez-le, je ne crois pas que je vais me comporter de manière aimable. Je ne vois pas pourquoi je devrais continuer un seul instant à me montrer aimable. Nous sommes de vils esclaves, Tristan. Pourquoi devrions-nous obéir, dorénavant ?

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il. Je crains pour vous.

Loin devant eux s'éleva le bruit d'une foule qui leur parvint, mollement porté par-dessus les petites collines – la rumeur estompée d'une foire de village, de centaines de conversations, de cris, le grouillement de la multitude.

La Belle se serra tout contre la poitrine de Tristan. Le cœur battant, elle sentit une pointe d'excitation s'éveiller entre ses jambes. L'organe de Tristan avait de nouveau durci, mais il n'était pas en elle, et ce lui fut encore un supplice, ayant les mains liées, de ne pouvoir le toucher.

La question qu'elle lui avait posée lui parut soudain dépourvue de sens, et pourtant elle la lui répéta, tandis que le bruit lointain s'amplifiait.

– Pourquoi faut-il obéir, si nous sommes d'ores et déjà punis ?

Tristan entendait lui aussi ces bruits qui s'amplifiaient. Le chariot prenait de la vitesse.

– Au château, on nous a dit qu'il nous fallait obéir, fit la Belle, c'est ce qu'avaient souhaité nos parents en nous envoyant devant la reine et les princes en qualité

de tributs. Mais dorénavant nous sommes de vils esclaves...

– Si nous désobéissons, cela ne fera qu'aggraver notre châtiment, lui rappela Tristan, mais quelque chose, dans l'expression de ses yeux, trahissait le ton de sa voix.

Ses mots sonnaient faux, comme s'il lui répétait quelque chose qu'il croyait devoir lui dire pour son bien à elle.

– Il nous faut attendre de voir ce qui va nous arriver, fit-il. Souvenez-vous, Belle, qu'à la fin ils sauront nous plier à leur volonté.

– Comment cela, Tristan ? demanda-t-elle. Vous voulez dire que vous vous êtes vous-même condamné à cet état et que pourtant vous allez obéir ?

Elle éprouva de nouveau le frisson qu'elle avait senti en laissant à leur affliction le Prince et dame Juliana au château.

*Je suis une si mauvaise fille*, pensa-t-elle. Et pourtant...

– Belle, leurs souhaits prévaudront. Souvenez-vous, un esclave entêté, désobéissant, les amusera tout autant. Alors, pourquoi lutter ? insista Tristan.

– Pourquoi lutter, en effet, si c'est pour obéir ? reprit la Belle.

– Avez-vous la force de vous conduire de façon épouvantable sans jamais faiblir ? l'interrogea-t-il.

Il parlait d'une voix feutrée, pressante, et lorsqu'il l'embrassa de nouveau son souffle était chaud sur son cou. La Belle s'efforçait d'effacer le bruit de la foule ; c'était un bruit horrible, comme celui d'une énorme bête qui sort de sa tanière. Elle trembla.

– Belle, je ne sais pas au juste ce que j'ai fait..., lui dit Tristan.

Inquiet, il jeta un coup d'œil en direction du vacarme effrayant, menaçant : hurlements, vivats, brouhaha des jours de foire.

– Même au château, continua-t-il, ses yeux bleu-violet se consumant maintenant d'une flamme qui aurait bien pu être celle de la peur – ce qu'un prince courageux ne saurait montrer –, même au château, j'ai trouvé qu'il était plus facile de courir lorsqu'on nous disait de courir, de s'agenouiller lorsqu'on nous disait de nous agenouiller : rien que dans le fait d'accomplir tout cela à la perfection, il y avait une sorte de triomphe.

– Alors, pourquoi sommes-nous ici, Tristan ? demanda-t-elle en se dressant sur la pointe des pieds pour lui baiser les lèvres. Pourquoi sommes-nous tous deux de si vils esclaves ?

Et elle avait beau déployer tous ses efforts pour se donner une allure rebelle et brave, elle se serra contre Tristan plus désespérément encore.



## Vente aux enchères sur la place du marché

Le chariot avait fini par s'immobiliser, et, en contrebas, la Belle put apercevoir, à travers l'enchevêtrement des bras à la peau blanche et des chevelures ébouriffées, le mur d'enceinte du village, avec ses portes ouvertes et une foule bariolée qui investissait le pré.

Les esclaves furent promptement déchargés du chariot, et on les força, sous la morsure des coups de ceinture, à se regrouper sur l'herbe. La Belle fut aussitôt séparée de Tristan, qui se retrouva poussé à l'écart, loin d'elle, brutalement, sans aucun autre motif apparent que le caprice d'un garde.

Les autres se virent retirer de la bouche leur mors de cuir.

— Silence ! imposa la voix forte du commandant. Au village, les esclaves n'ont pas droit à la parole ! Qui-conque parlera sera de nouveau bâillonné, et encore plus sévèrement !

Sur sa monture il fit le tour du petit troupeau, pressant les esclaves les uns contre les autres, et il donna l'ordre de leur délier les mains... mais malheur à celui, mâle ou femelle, qui les retirerait de sa nuque.

— Le village n'a pas besoin d'entendre vos voix impudentes ! poursuivit-il. Vous êtes désormais des bêtes de

charge, même si cette charge est un labeur de plaisir ! Et vous garderez vos mains sur la nuque, sans quoi on vous mettra le joug et on vous mènera à travers champs, devant une charrue !

La Belle fut secouée de violents tremblements. On la contraignit à avancer, et elle perdit Tristan de vue. Autour d'elle, ce n'étaient que longues chevelures balayées par le vent, têtes courbées et larmes. Libérés de leurs bâillons, les esclaves donnaient l'impression de contenir un peu plus leurs pleurs, déployant tous leurs efforts pour garder les lèvres closes, et les gardes les apostrophaient sur un ton d'une brutalité insoutenable.

– Avancez ! La tête levée !

Les ordres tombaient avec impatience et brusquerie. Au son de ces voix pleines de colère, la Belle sentait des frissons lui remonter le long des bras et des jambes. Tristan était derrière elle, elle ne savait où – si seulement il avait pu se rapprocher d'elle.

Et pourquoi les avait-on fait descendre ici, si loin du village ? Et pourquoi faisait-on faire un demi-tour au chariot ?

Tout à coup, elle sut. On allait les conduire à pied, comme un troupeau d'oies que l'on mène au marché. À peine cette idée lui était-elle venue à l'esprit que les gardes à cheval fondirent sur le petit groupe et commencèrent de le faire avancer sous une grêle de coups.

*C'est trop cruel*, se dit la Belle. Elle courut, toute tremblante, et le coup de battoir vint la cueillir, comme toujours, au moment où elle s'y attendait le moins, la propulsant en avant, ses pieds ne faisant plus qu'effleurer la terre meuble et fraîchement retournée de la route.

– Au trot, tête levée ! hurla le garde, et les genoux levés aussi !

La Belle vit les sabots des chevaux frapper le sol à côté d'elle, exactement comme elle les avait vus aupa-

ravant sur le sentier de la Bride abattue, au château, et elle sentit la même appréhension féroce qu'alors chaque fois que le battoir lui claquait les cuisses et les mollets. Elle courait, ses seins lui faisaient mal, et une douleur sourde et brûlante irradiait dans ses jambes douloureuses.

Elle ne pouvait voir la foule distinctement, mais elle savait qu'ils étaient là, des centaines de villageois, peut-être même des milliers, une marée qui se répandait par les portes du village pour venir au-devant des esclaves. *Et nous allons être conduits au beau milieu d'eux ; c'est trop épouvantable*, se dit-elle. Soudain, la résolution qu'elle avait prise dans le chariot de désobéir, de se rebeller la quitta. Elle était tout bonnement trop effrayée. Et elle courait aussi vite qu'elle le pouvait sur la route qui descendait tout en bas jusqu'au village ; mais elle avait beau se dépêcher, le battoir l'attendait, jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'elle avait si bien lutté pour traverser les premières rangées d'esclaves qu'elle courait maintenant à leur hauteur, sans plus personne à présent pour lui masquer le spectacle de cette foule immense.

Sur les remparts flottaient des étendards. Des bras faisaient de grands gestes, des vivats ponctuaient l'approche des esclaves, et au milieu de toute cette excitation perçaient les quolibets de dérision. Le cœur de la Belle cognait sourdement, et elle s'efforçait de ne pas chercher à distinguer trop clairement ce qui l'attendait, même si elle n'avait guère le moyen de s'esquiver.

*Aucune protection, nulle part où me cacher, et où est Tristan ?* se demanda-t-elle. *Pourquoi ne pas me replonger dans la horde ?* Mais, lorsqu'elle s'y essaya, le battoir vint la frapper en retentissant, tandis que le garde lui hurlait d'avancer. Les coups s'abattaient sur les autres autour d'elle, au point de faire fondre en larmes d'impuissance la petite princesse rousse qui se tenait à sa droite. « Oh,

que va-t-il nous arriver ? Pourquoi avons-nous désobéi ? », et ses gémissements furent entrecoupés de sanglots. Mais le prince aux cheveux noirs qui se trouvait, lui, à droite de la Belle lui lança un coup d'œil en guise d'avertissement : « Du calme, sinon ce sera pire ! »

La Belle ne put s'empêcher de penser au long chemin qu'elle avait effectué à pied jusqu'au royaume du prince héritier, comment il l'avait menée par des villages où elle avait été honorée et admirée comme son esclave de choix. Rien de tel, à présent.

À l'approche des portes, la foule avait rompu les amarres et se déployait de part et d'autre des captifs. La Belle put voir de près les femmes, en tablier blanc de fête et en galoches, et les hommes chaussés de bottes de peau et en pourpoint de cuir, des visages robustes, de toutes parts, manifestement rayonnants de plaisir. La Belle en eut le souffle coupé et laissa tomber son regard sur le chemin devant elle.

Ils passèrent les portes. On sonna de la trompette. Et, de partout, des mains se tendirent pour les toucher, les pousser, leur tirer les cheveux. La Belle sentit des doigts lui passer sans ménagement sur la figure, on lui gifla les cuisses. Elle laissa échapper un cri désespéré tout en se débattant pour échapper aux mains qui la poussaient violemment, tandis qu'autour d'elle s'élevaient des rires, forts, épais, moqueurs, des hurlements et des exclamations, et puis, çà et là, des cris isolés.

La Belle avait le visage inondé de larmes, sans qu'elle s'en soit même encore rendu compte. Sa poitrine palpitait de la même pulsation violente qu'elle sentait battre à ses tempes. Autour d'elle, elle vit les maisons du village, élevées, étroites, à colombages, qui décrivait une large courbe le long d'une vaste place où se tenait un marché. Une haute estrade de bois, surmontée d'un gibet, dominait tout. Et ils étaient là, par centaines,

massés aux fenêtres et aux balcons qui surplombaient la place, agitant des mouchoirs blancs, poussant des vivats ; il y en avait d'autres encore, à ne pouvoir les compter, qui engorgeaient les ruelles encaissées débouchant sur la place, tout ce monde jouant des coudes et se bousculant pour se rapprocher des malheureux esclaves.

On regroupa ceux-là de force dans un enclos situé derrière l'estrade. La Belle découvrit une volée de marches de bois branlantes qui menait jusque sur les planches, et une longueur de sangle en cuir suspendue au-dessus du gibet. Sur un côté de la potence, un homme attendait debout, les bras croisés, tandis qu'un autre sonnait de nouveau un coup de trompette pendant que se refermaient les portes de l'enclos. La foule les encercla, et il n'y eut plus que le mince bandeau de la palissade pour les protéger. De nouveau, des mains se tendirent vers eux, et ils se blottirent les uns contre les autres. On pinça les fesses de la Belle, on souleva sa longue chevelure.

Elle se débattit désespérément pour gagner le centre de l'enclos, à la recherche de Tristan. Elle ne l'aperçut qu'un bref instant, quand on le rudoya pour le pousser jusqu'au pied de l'escalier.

*Il faut qu'on me vende avec lui*, se dit-elle, et elle poussa violemment devant elle, mais l'un des gardes la refoula dans le petit groupe, tandis que la foule huait, beuglante et rigolarde.

La princesse rousse, celle qui avait pleuré sur la route, était désormais inconsolable, et la Belle se serra tout contre elle afin de la réconforter et de se cacher en même temps. La princesse avait des seins ravissants, plantés haut, des tétons très larges et roses, et ses cheveux roux cascadaient en rigoles sur son visage trempé de larmes. La foule recommençait à pousser des vivats

et des hurlements, maintenant que le héraut en avait fini.

– N’ayez pas peur, lui chuchota la Belle. Souvenez-vous, finalement, ce sera tout comme au château. Nous serons punis, on nous fera obéir.

– Non, ce ne sera pas pareil ! chuchota la princesse, s’efforçant de ne pas remuer les lèvres de façon trop visible. Et moi qui me prenais pour une rebelle ! Et moi qui me prenais pour une entêtée farouche...

La trompette lâcha un troisième appel lancé à pleins poumons, une série de notes aiguës qui laissèrent un écho derrière elles. Et, dans le silence qui s’abattit immédiatement après sur la place du marché, une voix retentit :

– Nous allons maintenant procéder à la grande vente de printemps !

Un rugissement s’éleva tout autour d’eux, un chœur presque assourdissant, d’une force qui mit la Belle en état de choc, à tel point qu’elle ne se sentait plus respirer. La vue de ses propres seins palpitants la laissa abasourdie. D’un coup d’œil, elle embrassa la scène, vit des centaines d’yeux passer sur elle, l’examiner, prendre la mesure de ses attributs dénudés, et cent lèvres animées de chuchotis et de sourires.

Entre-temps, les princes subissaient les tourments des gardes : leurs queues légèrement fouettées par les ceintures de cuir, des mains pétrissant leurs couilles pendantes, on les contraignit à se mettre au garde-à-vous et, s’ils ne s’exécutaient pas, on les punissait de sévères coups de battoir sur les fesses. Tristan tournait le dos à la Belle. Elle put donc voir les muscles durs et parfaits de ses jambes et de ses fesses tressaillir lorsque le garde les taquina, en lui passant la main dans l’entrejambe sans ménagement. Dès lors, elle regretta amèrement leur étreinte amoureuse à la dérobee. Si jamais il ne